

## **CRISE FINANCIERE : UN EFFET DOMINO**

(oct. Nov. 2008)

**par Jean-Claude COURDY**

*Les naufrages de la société américaine Lehman and Brothers chiffrés à plus de six cent milliards de dollars et de AIG, l'un des grands assureurs mondiaux et numéro 1 de l'assurance aux Etats-Unis, ont enclenché un effet domino. Plusieurs établissements financiers européens comme Dexia ou Fortis, des banques allemandes ou britanniques sont en difficultés et la crise financière est à la veille d'entraîner une crise économique qui se traduit déjà par une menace inquiétante de récession.*

La riposte des gouvernements européens sous la direction du Président français, Nicolas Sarkozy, a été à la hauteur des attentes du monde économique et la presse européenne, toutes opinions confondues, s'est plu à louer la réactivité du Conseil des Ministres européen sous l'impulsion française.

De son côté, le gouvernement américain a déployé des efforts certes louables bien qu'hésitants pour éviter aux économies nationales de sombrer. Or, ici on ne peut qu'observer le contraste qui existe entre l'optimisme des responsables politiques de tous bords et de tous pays et le pessimisme qui a gagné les marchés, les investisseurs et dans une moindre mesure le public. Certes, après l'annonce d'injections massives d'argent dans le circuit économique, l'euphorie des bourses et des marchés a laissé croire que la tempête était passée. Il n'en était rien: le coup de frein à la dégringolade n'a duré que deux jours. Les plus optimistes parlent d'une crise qui durera jusqu'à l'été 2009.

Dans ces conditions, faut-il sauver des banques et leurs dirigeants qui ont failli ou faut-il aller plus loin et tenter de réinventer un nouveau système ?

Le Président fondateur de la marque Sony, Morita Akio, disait avant de nous quitter que les Américains travaillaient à cinq minutes, les Européens à une heure et que lui travaillait à dix ans. Il voulait souligner ainsi que la finance détachée de la production des richesses, devenait une machine sans objet.

Que d'argent a ainsi été gaspillé dans des créances douteuses mais surtout que de manipulations à partir de ces prêts abusifs utilisés pour capitaliser des fonds qui reposaient sur du vent !

Tant qu'à faire reprendre ces mauvaises créances par l'Etat aux frais du contribuable, ces fausses nationalisations ne devraient pas servir à remettre à flot un système qui nous conduit à la ruine. Qui aujourd'hui a le pouvoir de lancer une véritable refondation. On a parlé d'un nouveau Bretton Woods mais jusqu'ici les réponses apportées, l'ont été à un échelon national. Si dans la zone euro, la concertation entre les quinze membres a provisoirement abouti à un résultat, que va-t-il se passer lorsque au premier janvier 2009, la Tchèque succèdera à la France à la tête de l'Europe, lorsque les instances européennes seront présidées par une majorité d'euroseptiques?

Le FMI préconise bien une solution systémique reposant sur un plan de recapitalisation des institutions insolvables avec de l'argent public ou privé, sur des « injections massives de liquidités », ainsi que sur le rachat par l'Etat des créances pourries des banques.

Dans une conjoncture difficile, il ne faudrait pas oublier que l'argent dépensé par les Etats provient des citoyens qu'on met devant le fait accompli d'avoir à endosser les dettes de malversation ou d'incompétence. Il convient donc de moraliser ces opérations de sauvetage financier en écartant désormais de toute fonction, les dirigeants des banques en faillite et leurs collaborateurs indécents ou amateurs de jeux irresponsables. Le Président français Nicolas Sarkozy l'avait demandé lui-même. Or, pour les sommets de chefs d'Etat qui se déroulent ici ou là presque quotidiennement, cette question de moralisation demeure secondaire ou dans tous les cas, on n'en entend très peu parler.

Francis Fukuyama professeur d'économie politique qui naguère inventa la fin de l'histoire avait peut-être lancé trop tôt une idée prémonitrice. Il faut, écrivait-il, réinventer le modèle américain. Cela suppose que nous, européens, réfléchissions à nos propres modèles que nous avons voulu si semblables à celui d'outre-Atlantique. Or les modèles ne sont rien sans les hommes qui les mettent en œuvre.

Jean-Claude COURDY